

ABONNEMENT.
SABONNEMENT :
Un an... 30 fr.
Six mois... 16
Trois mois... 8
Poste :
Un an... 35 fr.
Six mois... 18
Trois mois... 10

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

INSERTIONS.

annonces, la ligne... 20c.
Réclames... 30
Faits divers... 75
RÉSERVES SONT PAIÉES
Du droit de refuser la publication des insertions... 30c.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :
A SAUMUR,
A PARIS,
A L'AGENCE HAVAS, 8, place de la Bourse,

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR

6 Avril 1882.

UNE LEÇON.

L'alliance franco-russe, dont on a essayé de parler, a fait son temps. Voici en quels termes un journal panslaviste de Saint-Petersbourg, l'Echo, s'exprime à ce sujet :

« Au dernier essai de mobiliser une partie de l'armée française, en vue de l'expédition de Tunisie, on a reconnu que la réorganisation de l'armée n'était qu'un mot vide de sens, et les quelques semaines du gouvernement de M. Gambetta, terminées par une chute sans lutte et sans gloire, ont suffi pour démontrer que ce soi-disant grand homme ne serait jamais de taille à lutter contre Bismark et à démolir son passé politique.

« L'impuissance militaire de la France est chose si connue que personne n'en doute, et comme dans les éventualités politiques probables et attendues en Europe, l'inertie de la France est certaine, et comme cette inertie aura une influence décisive sur le cours des événements, notre devoir est de montrer les causes de cette impuissance.

« L'année dernière a été appelée l'année des expérimentations ; au sujet de la France, on peut dire que les onze années de République n'ont pas été autre chose qu'une série d'expériences qui n'ont pas réussi. — Nous parlerons de la force armée de ce pays qui, dans les temps présents, constitue la mesure de la signification politique de chaque Etat.

« Dans tous les pays du monde, le chef supérieur de l'armée est le chef de l'Etat. En France, la loi de 1875, sur l'organisation de l'armée, reconnaît au Président de la République le droit de disposer de l'armée, mais la question du commandement supérieur n'a pas été résolue. On s'est contenté de dire que le vrai chef de

l'armée, en temps de paix, est le ministre de la guerre. Depuis 1871, l'armée eut dix de ces chefs : de Cissey (23 mois), du Ba-rail (12 mois), de Cissey (26 mois), Ber-thaux (17 mois), Rochebouët (moins d'un mois), Borel (13 mois), Grésley (10 mois), Farre (22 mois), Campenon (2 mois) et Billot depuis le 30 janvier 1882.

« Ces changements continuellement nuisent à l'armée : chaque ministre de la guerre appartient à un autre parti que ses devanciers, et, une fois arrivé au pouvoir, il cherche à détruire l'œuvre de ses prédécesseurs. C'est à cause de cela que la réorganisation de l'armée a fait de si faibles progrès, et si, sous la présidence Thiers et Mac-Mahon, on a accompli les réformes les plus importantes, depuis 1876 on n'a rien fait.

« Billot va diminuer la durée du service ; son successeur, pour être plus populaire, abrègera encore la durée du service. La popularité est le point important ; on lui sacrifie l'intérêt de l'armée et on oublie que, sans l'armée, la France ne reprendra jamais la situation qui lui appartient en Europe. L'avenir de l'armée française n'est pas souriant et celui du pays est encore plus triste.

« Les expériences par lesquelles passe la République française ne se limitent pas seulement à l'armée, mais elles touchent à toutes les bases sur lesquelles reposent l'Etat et la société qu'elles désorganisent systématiquement.

« La France d'aujourd'hui chasse Dieu de l'école et de l'armée, elle est désorganisée non-seulement au point de vue des principes, mais encore au point de vue intellectuel, et ce n'est pas au milieu de ce chaos que nous irons chercher des alliés.

« L'armée française, dans sa composition actuelle, pourrait défendre avec honneur les frontières du pays, mais elle ne saurait vaincre l'Allemagne, elle manque de forces morales. L'importance politique de la France est moindre que celle de l'Italie qu'elle a créée, et c'est si vrai, qu'au-

« cun Etat ne s'occupe d'elle ni ne recherche son alliance. »

Chronique générale.

Dans plusieurs départements, dit le Constitutionnel, on signe des pétitions pour demander au Président de la République et aux ministres l'abrogation de la loi athée sur l'enseignement primaire.

Les préfets, dans leur rapport au ministre de l'intérieur, paraissent étonnés de ce réveil subit de l'opinion publique, déterminé par la nouvelle loi.

Ce pétitionnement mérite d'être encouragé et doit être imité. Toutes les formes de protestation sont bonnes ; l'inaction seule serait nuisible.

Le général Lambert, qui arrive de Tunis, a donné son opinion sur la réorganisation de la Régence.

D'après le Télégraphe, il serait d'avis qu'il faudrait des mesures complètes et radicales : Remboursement ou endossement de la dette, mise de l'armée tunisienne sous l'autorité française, et c.

N'oublions pas que le Télégraphe est en train de devenir un organe gambettiste.

L'ORGANISATION DE LA TUNISIE.

M. Cambon a reçu, mardi matin, à Tunis, les représentants des puissances étrangères et les principaux membres de la colonie.

Une fois les réceptions officielles terminées, M. Cambon se mettra immédiatement à l'étude de l'organisation financière et administrative du pays, afin de pouvoir transmettre au gouvernement un rapport complet.

Il pourrait se faire que M. Cambon, à l'exemple de M. Tirman en Algérie, entreprit un voyage à travers la Régence, dans

le but de se rendre un compte exact des réformes à accomplir et des intérêts à ménager. (France.)

On télégraphie de Marseille au National :

« Les mouvements de troupes recommencent. Divers embarquements vont avoir lieu.

« Environ 500 hommes appartenant à l'artillerie et aux pontonniers partiront le 8 et le 12 pour Oran, Philippeville et Alger. »

Le Temps explique ainsi les renseignements donnés par le Figaro au sujet des bataillons rappelés de Tunisie :

« M. de Freycinet a déclaré à la tribune du Sénat et de la Chambre que l'effectif du corps d'occupation, qui était à l'origine de 45,000 hommes, avait été ramené à 35,000, et que l'on tendrait à le ramener à 30,000, chiffre nécessaire à l'état normal. Des instructions de deux genres ont été données par le ministre de la guerre : les unes à titre immédiat pour effectuer les réductions indiquées ; les autres à titre éventuel pour réduire l'effectif au-dessous des limites précitées, si les circonstances le permettaient. »

Un journal italien, la Riforma, nous donne le mot des fêtes de Palerme :

« Les Français devraient savoir que leur situation est aujourd'hui à Tunis LA MÊME QU'EN SICILE EN 1282 ! Qu'ils se rassurent toutefois, mais à la condition expresse qu'ils s'abstiennent de toute provocation ; et, en fin de compte, qu'ils demeurent convaincus que les difficultés subsisteront en Tunisie, tant qu'ils n'auront pas évacué le pays ! »

L'anniversaire des Vêpres Siciliennes n'est donc autre chose qu'un avertissement ou une sommation.

Feuilleton de l'Echo Saumurois.

PAUVRES ET MENDIANTS

Par G. de LA LANDELLE.

BONNEZ ET VOUS RECEVREZ.
— Ils sont arrivés, madame ! vint dire l'invalide Loiret. Il y a foule au château du Hêtre. Jacques Bernard, Colas et tous leurs amis sont là qui complimentent M. et M^{me} de Sardagne. On est dans la joie. C'est un charme !

Puis, accompagnée de ses enfants, elle alla devant des hôtes que lui amenait son fils Honoré.

Moins d'une heure après, toute la famille du Hêtre entra au Clos-Vaurant dont portes et fenêtres étaient largement ouvertes.

Le comte et la comtesse s'avançaient les premiers, tous deux sous des impressions favorables, mais très-diverses, l'un prévoyant une scène grave et touchante, l'autre ne s'attendant qu'à une réception amicale.

Cette chère comtesse trouvait que le globe ne tournait plus sur le même axe ; Manuel et Laure, loin de se plaindre, se déclaraient mille fois heureux ; Gordien acceptait de grand cœur toutes les corvées que lui infligeait son père ; et ces petits bourgeois de Vaurant étaient gens du meilleur ton, professant les meilleures principes. Des choses incroyables ! Et toujours des mystères comme celui des corbeilles de mariage !

Heureux d'aller se revoir en présence de leur excellente amie M^{me} Vaurant, leur soi-disant tante, et de tous les siens, Manuel et Laure savouraient le plaisir de se retrouver sur le théâtre de leurs fraîches amours.

Ils se revoyaient eux-mêmes, couple fleuri, folâtrant avec leurs bouquets dans ces campagnes qu'ils foulaient de nouveau. Ils venaient de recevoir les félicitations des Bernard, des Colas, de

Jeanne Simon, de nombre d'autres, ils en étaient pénétrés.

— Je voudrais, disait Manuel, pouvoir combler toutes ces bonnes gens, surtout Colas, qui nous a porté bonheur, pour me servir d'une locution débonnaire comme lui !

— L'expression de sa reconnaissance pour le peu que nous avons fait, dit Laure, m'a profondément touchée.

— Malgré cela, je ne regretterai jamais, ma chère Laure, la fortune qui m'eût privé de connaître ton courage, ton dévouement, ton amour...

— Plus bas ! fit la jeune femme, qui ajoutait : Ni moi, Manuel, car elle l'aurait empêché de devenir l'homme de valeur dont les succès me rendent fier.

— Nous devons beaucoup à la sage fermeté de ton père, encore plus à notre vieil ami Delcambre, à Honoré, mon aimable modèle...

— Et à sa mère, ajouta Laure, complétant la pensée de son mari.

Gordien et Suzanne suivaient. Venaient enfin, fermant la marche, le docteur, donnant le bras à M^{me} Flaviane, ils causaient à voix basse, d'un ton affectueux confidentiel.

— Vous me faisiez grand peur, disait la sainte fille ; je sentais que vous n'aviez pas tort, mais je tremblais en priant pour eux et pour vous.

— Vous aviez mille fois raison, mademoiselle,

car, dans les choses de ce monde, l'imprévu détruit sans cesse les meilleures combinaisons. Mais l'imprévu, ici, s'est trouvé tout en notre faveur.

— Providentiellement ! dit Flaviane.

Et à l'instant où de ses lèvres pieuses sortait ce mot sacré, M^{me} Vaurant ouvrait enfin pour la première fois la porte de son grand salon où, si ce n'est elle, personne n'était entré depuis la mort de maître Honoré Vaurant.

Elle l'ouvrait à deux battants, y introduisait ses deux hôtes et ses quatre enfants, et descendait ensuite le perron pour aller à la rencontre de la famille du Hêtre.

Autant était simple et sévère l'ameublement du reste de sa demeure, autant était riche celui de la grande pièce de réception.

A l'époque où Jules de Sardagne avait vendu ses domaines du pays de Vignebois, maître Baillif fut chargé d'acheter le mobilier de son salon, et surtout les portraits de famille.

Cette commission fut faite avec un zèle intelligent.

Consoles, canapés, fauteuils, vases, candélabres et pendule, lustre et glaces, tapis, rideaux, tout ce qui meublait la pièce d'apparat ou était morte subitement la jeune marquise de Sardagne, se trouvait au Clos-Vaurant dans le salon mystérieux.

Sur l'un des panneaux, on voyait les trois grands portraits du vieux marquis, de sa première femme,

